

Le Pont d'Aesya

La forêt s'étendait sur des centaines de lieues. Inviolée, dominatrice, elle imposait sa loi à tous et toutes. Nul ne vivait bien longtemps en son sein sans en respecter les codes et en accepter la règle ultime : à la fin tout être vivant meurt.

Parfois c'est juste plus douloureux.

La route qui la traversait était aussi ancienne que ses plus vieux arbres. Elle était pavée de lourds moellons et permettait à deux chariots de passer de front. C'était la seule route digne de ce nom. C'est ce que disaient tous les stratèges, tous les commerçants, tous ceux qui avaient un tant soit peu d'influence sur le Conseil. Que leurs intérêts personnels soient mêlés à leur réflexion purement désintéressée n'était que pure calomnie. D'ailleurs ce genre de ragots était sévèrement sanctionné par une séance de pilori public.

Alors depuis des dizaines d'années, la route était le passage obligé de tout soldat et trop souvent sa fin.

Marvian Servillan avait osé s'opposer à ce combat permanent. Il était mort dans une cage à corbeau après une semaine de pilori. Sa famille avait tout perdu. Elle qui était florissante par le commerce du cuir s'était faite déposséder de tous ses biens et de tout honneur. Ses fils étaient partis guerroyer au loin et n'avaient plus donné signe de vie. Ses filles avaient eu le choix d'être données comme domestique ou de s'engager comme soldat.

Et la voilà, elle, Liselune Servillan, sur la route même qui avait condamné sa famille, obligée par le service ou par une perversité quelconque du destin, d'aller se battre pour cette route, pour ce pont. Elle et des centaines comme elle. Peu reviendraient, tous le savaient et tous espéraient qu'ils seraient les élus, les survivants du pont.

Les pires rumeurs circulaient sur la route ; on la disait dangereuse à cause des pillards, des monstres, des démons qui vous laissaient sec au matin, sans une goutte de sang ni d'esprit. On la disait hantée et maléfique. La forêt la dominait de ses frondaisons recouvrantes et de ses racines serpentant entre les moellons. On disait que la forêt était vivante, qu'elle vous rongerait l'esprit et les os.

Le pont, c'était pire encore.

Le pont d'Aesya.

On le disait indestructible. Il était aussi vieux que la route, plus encore. Il surplombait un abîme sans fond dans lequel nulle lumière du soleil n'entrait jamais. Ses piliers étaient ancrés dans les falaises de chaque côté. Les piliers étaient gravés de démons hurlants. On disait que lorsque le sang coulait du pont, les démons des piliers s'en abreuvaient et que parfois ils remontaient se nourrir des mourants. Les cris qui venaient alors du pont étaient ceux des condamnés aux enfers.

On disait que lorsque la bataille faisait rage sur le pont, celui-ci vibrait, chantait une mélodie funéraire. Si le combat durait trop longtemps, on disait que la lumière du soleil baissait et que la noirceur cachait des horreurs. Ceux, rares, qui en sortaient alors n'étaient que l'ombre d'eux-mêmes, créatures bavantes et ricanantes, incapables de se rappeler de leur nom, de qui étaient leurs amis. Ils ne vivaient que pour gémir et sortir des sons incohérents et malsains. Aucun ne retournait jamais chez lui, la forêt les dévorait sur la route du retour.

On disait tant de choses.

Liselune regarda ses compagnons d'infortune. Elle les connaissait depuis longtemps. Ils étaient ses compagnons d'armes. Les seuls qui comptaient depuis son choix. La majeure partie était des brutes épaisses et sanguinaires. Elle ne doutait pas de ce qui se serait passé si elle les avait rencontrés seule dans la rue. Mais voilà, elle était soldat comme eux. Elle était une compagne d'armes.

Elle avait lutté à chaque instant depuis son choix. Contre les soldats qui ne la connaissaient pas encore, contre les chefs aussi cupides qu'arrogants, contre la brutalité et la violence qui pouvaient

emporter son esprit et la rendre comme eux, incapables de retrouver leur humanité.

Dix ans qu'elle luttait pour survivre. Dix longues années. La souffrance des blessures n'était rien en comparaison de ce qu'elle avait vu et enduré. Par chance, elle était de forte constitution. Ses os étaient durs comme l'acier, elle cicatrisait très vite. Elle n'était jamais tombée malade. Elle rageait et se révoltait quand elle voyait ce qui arrivait à ses compagnes de combat lorsqu'elles allaient à l'infirmerie ou lorsque l'une d'elle, affaiblie, tombait dans les mains de sales types.

Naturellement, les femmes s'étaient rapprochées les unes des autres et formaient un corps soudé. Les chefs et les hommes ne voyaient pas ça d'un bon œil et cherchaient par tous les moyens à briser ce cercle. Liselune était devenue leur capitaine. Leurs exploits ne se comptaient plus et les hommes avaient fini par l'accepter.

Liselune était ainsi devenue capitaine sans titre. Tous avaient oublié son nom. Elle était devenue capitaine Lune. Elle avait été décorée maintes fois. Mais la seule qu'elle portait était la broche du Dragon d'Argent. La seule dont elle soit fière. Elle caressa l'insigne de métal.

Liselune préféra ne pas penser à son nom et son prénom. Elle se secoua.

Lune regarda ses compagnons d'infortune. Elle ne comprenait pas pourquoi on l'avait envoyée là, elle et ses compagnons. Ils avaient toujours bien servi le Conseil. Ils avaient obéi à tous leurs ordres. Ils...

Non. Elle ne voyait pas.

Quelle importance d'ailleurs. Ils étaient là. Sur cette route maudite.

« Capitaine Lune ! »

Elle releva la tête. L'homme était leur éclaireur, Rial. Il était petit mais n'avait jamais peur de rien. C'était un homme de confiance.

« Capitaine Lune !!! »

Il semblait agité.

« Oui, Rial. Qu'y-t-il ? » répondit-elle en arrêtant sa monture.

« Capitaine ! Devant... Trois lieues... C'est... »

Très agité même. Elle ne l'avait jamais vu comme ça.

« Calme-toi. »

Elle descendit de Blanche, sa jument, en la flattant de la main. Sa cuirasse tinta et elle dut rajuster son épée. Le voyage avait été long.

Les hommes de sa compagnie en profitèrent pour se reposer. Elle les y encouragea d'un geste. Pour les guerriers, le repos est rare et il faut en profiter dès que possible. Les plus aguerris ordonnèrent aux plus jeunes de se détendre. Les quatre sergents organisèrent la garde. La forêt les entourait depuis une journée, elle ne voulait prendre aucun risque pour ses hommes.

« Dis-moi. Calmement. Clairement » dit-elle en posant sa main gantée de métal sur l'épaule de l'éclaireur.

Sa main avait le don d'apaiser les gens. Encore une fois, cela fonctionna. Rial la regarda. Ses tremblements le quittèrent. Il reprit son souffle.

« Devant à trois lieues, il y a le reste de la compagnie du Capitaine Mercal.

— Mercal ? Mais il devrait être arrivé au pont depuis deux ou trois jours, ils sont partis bien avant nous.

— Oui Capitaine. Ils sont tous morts. »

Elle ne dit rien. Les hommes autour d'eux avaient entendu. Ils se turent pour écouter.

« Continue. »

Elle n'aimait pas cacher quoi que ce soit à ses hommes.

« Ils sont tous morts » continua Rial.

« Ce n'est pas la première fois que tu vois un champ de bataille et des morts comme les blés que l'on fauche en été. Qu'y-a-t-il devant ? » demanda-t-elle.

Rial dodelina de la tête. Lune claqua sa main gantée sur sa cuirasse dans un geste qui ne laissait pas de place à l'erreur. Rial sursauta.

« Ils ont été déchiquetés. Tous.

— Quoi ? Qui les a déchiquetés ? Parle !